



Charles Mangin, si les circonstances le favorisent...

Emmanuel Mangin

Introduction

Le 18 juillet 1918, l'attaque de la X^e armée du général Mangin à Villers-Cotterêts, ouvre les portes de la victoire.

Quelques jours après, le général Buat note : *« l'attaque projetée par le général Mangin entre Oise et Aisne, partie ce matin est en bonne voie. Il faut avouer que cet homme a une étoile heureuse... rien n'y est en règle, ni effort principal, ni effort secondaire... Chaque corps d'armée doit pousser à son gré, sans règle, après la préparation qu'il voudra. Il est incroyable que des opérations menées de cette manière aboutissent à des résultats heureux. Et cependant il en est ainsi. Il faut nous en louer, bien entendu. Cet homme a une étoile heureuse, ajoute-t-il. »*

Le Général Buat était major-général au Grand Quartier Général de l'Armée, en charge de la manœuvre de l'ensemble des armées françaises dans cette période très critique.

« Ce que Buat ne voit pas bien, nous dit le Professeur Duroselle, de l'Institut, c'est que Mangin est un créateur, un novateur, et que ses inventions stratégiques et tactiques reposent d'une part sur une extraordinaire souplesse de pensée et sur une réflexion intense, et, ajoute-t-il, en ce qui concerne les règles, Mangin n'y croit guère. »

Mais il est vrai que cette « étoile heureuse » accompagnera le général Mangin pendant plus de 30 ans et lui permettra de rendre de grands services à son pays. Sa mort prématurée l'empêchera de mener à terme les grands projets qu'il avait pour la France et son Armée.

Mangin le Lorrain

« Lorrain de père, de mère et de naissance, il n'y a guère de jour, depuis que j'ai l'âge d'homme, où je n'ai pensé au recouvrement des provinces perdues. »

Le général Charles MANGIN est né en 1866 à Sarrebourg où son père est inspecteur des Eaux et Forêts.

En 1870, c'est la défaite, l'exode, l'exil en Algérie. Ce sera pour lui et ses frères un véritable arrachement.

Il se destine rapidement à Saint-Cyr, comme l'a fait son frère aîné Henri, comme le fera son jeune frère Georges.

A 16 ans, au moment où il prend cette décision, il écrit à ses parents : *« Je veux placer la loi morale au-dessus de toutes les lois et servir mon pays malheureux de toutes les forces de mon être, sans défaillance, à travers tous les obstacles, quels qu'ils soient. »*

Il sort de Saint-Cyr, en 1888 avec un très mauvais classement et il écrit à un de ses camarades qui a été lourdement sanctionné : *« Tout ce qui pense, tout ce qui marche, tout ce qui trouve, tout ce qui a dans le commandement autre chose que la leçon piètrement récitée, vient de la tribu des mauvais élèves. Ils se sont affranchis de celle des autres, ils vivent d'eux-mêmes. »*

Ceci symbolise les rapports qu'il entretiendra avec la hiérarchie, avec ses chefs et avec Lyautey et Pétain en particulier.

Trente ans après, en 1918, à la tête des 300 000 hommes de la X^e armée, il remporte la bataille de Villers-Cotterêts, traverse le Rhin et occupe la Rhénanie. La X^e Armée sera la sentinelle avancée de la France en terre allemande.

Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française était présent et il écrit : *« Enfin, j'ai retrouvé Mangin à Mayence, quand, sous les ordres de Fayolle, il passait le Rhin. Tandis que les régiments français, harassés de la Victoire, les chevaux au poil hirsute tirant sur les charrois, les artilleries attelées avec des ficelles, les soldats rigides dans leur vêtement de boue, les joues creuses et la moustache fumante, défilaient dans l'ombre du Dôme et marquaient du pas le sol allemand, Fayolle sur son cheval blanc, Mangin sur son cheval noir, se mirent face à face : la troupe passa entre les deux chefs ; la Marseillaise bondissait jusqu'à la coupole, et j'ai assisté à la grande réparation. »*

La carrière coloniale

Au Soudan avec le colonel Archinard

Elle se déroulera sous le signe de l'excellence et permettra à Charles Mangin, la grande guerre venue, de faire partie de ceux qui menèrent nos Armées à la Victoire.

Dès sa sortie de Saint-Cyr, il choisit de servir en Afrique, sous les ordres du Colonel Archinard et il fera partie de ceux qu'on appelle les Soudanais et qui ont pour devise : « *Nous voulons de la poudre et des balles !* »

Charles Mangin en parle dans son ouvrage, *Souvenirs d'Afrique* : « *Ces quelques sous-lieutenants de vingt-deux ans, à peine échappés des écoles, épuisés de fatigue et ne se soutenant que par la volonté d'aller à de grandes tâches. Marchant tout le jour, sous le poids écrasant du soleil, sous les coups de feu incessants, dans l'inquiétude constante du combat décisif, ils avaient la face bronzée, les traits tirés, le regard fixe dans des yeux démesurément agrandis et caves. Ils avaient la joie profonde de mériter de grandes récompenses, tout en sachant qu'elles leur seraient refusées. Quelque uns aimaient le danger pour lui-même et ne réclamaient rien d'autre que leur place au combat. Ils voulaient que l'Afrique fût française.* »

Blessé cinq fois, il sera le premier de sa promotion de Saint-Cyr à recevoir la Légion d'honneur.

Après le combat de Diéna, il écrit à son père : « *Ton sang a arrosé une fois de plus les terres lointaines, mon cher Papa. Il a bien coulé à cet assaut de Diéna et par trois blessures J'étais plein d'orgueil en le voyant sur cette brèche-là et bien heureux de la joie que tu aurais d'apprendre qu'il n'avait pas dégénéré dans mes veines.* »

De retour en France, il perd sa mère à 27 ans, et repart au Soudan après 16 mois en métropole. « *Je suis sûr de moi. Je ne sais pas encore la route qu'on me dira de frayer cette année, mais je pense qu'elle ira loin et droit.* » Après la prise de Tombouctou, à la mort de son père, il demande à quitter le Soudan en septembre 1894 afin de rentrer en France « *où l'appellent ses nouveaux devoirs de chef de famille qu'il a à cœur de bien remplir.* »

Il a participé à 19 campagnes et 32 combats, il a reçu 5 blessures.

A 28 ans, comme la note le l/c Bugnet, « *moralement et physiquement, sa formation est achevée, il est prêt à agir. Les ressources abondent en lui. Il promet beaucoup. Il est de ceux dont on peut dire : il ira loin si les circonstances le favorisent.* »

La Mission Marchand

Si les circonstances le favorisent...

Un an plus tard, en 1895, Mangin est de retour au Soudan.

« A cette époque, nous dit Bugnet, vers 1895, entrait dans une phase critique le grand mouvement d'expansion coloniale qui, dans cette seconde moitié du 19^e siècle, mettait aux prises en Afrique les deux grandes nations colonisatrices d'Europe, l'Angleterre et la France. »

Archinard et Marchand vont entreprendre de concevoir le projet de traverser l'Afrique d'ouest en est, « d'explorer les régions qui séparaient le Congo du Nil, poursuit Bugnet, d'aller y planter le drapeau tricolore et d'assurer ainsi notre liaison Soudan-Congo en coupant la route aux Anglais, qui ne pourraient plus joindre leurs possessions de l'Afrique orientale, ni à celles du Niger, ni à celles du Cap. », projet aux conséquences politiques et stratégiques considérables dont l'exécution sera confiée à une poignée de capitaines et de lieutenants. Marchand confie au jeune lieutenant Mangin la responsabilité du recrutement et du commandement de l'escorte de la mission.

L'expédition, on le sait, fut un succès sur le terrain.

Après deux longues années, les Français qui ont parcouru 5 500 km, arrivèrent les premiers à Fachoda et vont pouvoir y accueillir les 40 000 hommes du Sirdar Lord Kitchener. Notre drapeau flotte sur l'ancien fort turc qui a été remis en état, les canons de la mission et les 150 tirailleurs de Mangin assurent le contrôle de la circulation sur le Nil.

Dans les chancelleries française et anglaise, le ton monte. La crise diplomatique est immense, la guerre menace. Et puis c'est l'humiliation. Le drapeau français est abaissé et le fort est évacué. A pied, la mission remonte vers Djibouti et elle reçoit somptueusement par le Négus Ménélick II à Addis-Abeba. Elle arrive à Djibouti le 16 mai et embarque ensuite sur le croiseur d'Assas. Le 14 Juillet 1899, Mangin défile, avec sa compagnie, en tête de la Grande Revue à Longchamp. Il est capitaine et, à 32 ans, le plus jeune Officier de la Légion d'honneur de l'Armée.

Vingt ans plus tard, jour pour, le 14 juillet 1919 il passera avec son état-major et les drapeaux de la X^e Armée sous l'Arc de Triomphe.

Le mariage

Revenu d'un séjour de trois ans au Tonkin, Charles Mangin a 40 ans. Il épouse Antoinette Cavaignac. Elle est la petite fille du Général Eugène Cavaignac, chef du pouvoir exécutif en juin 1848 et candidat malheureux à l'élection à la Présidence de la République contre Louis Napoléon Bonaparte en décembre 1848, et la fille de Godefroy Cavaignac, ministre de la guerre pendant l'Affaire Dreyfus, homme politique très engagé dans l'opposition aux gouvernements de gauche de ce début du XX^e siècle.

C'est une « plante rare » pour l'époque : mathématicienne, elle passe ses après-midis au Collège de France avec le professeur de mathématiques de l'Ecole Polytechnique. Elle donnera 8 enfants à Charles Mangin de 1907 à 1917.

La Force Noire

Lieutenant-Colonel et Chef d'Etat Major des Troupes Coloniales de l'Afrique Occidentale Française à Dakar en 1906, Mangin promeut pendant trois ans son projet de mettre sur pied des troupes noires, d'abord pour renforcer la sécurité des territoires algéro-marocains puis, son projet s'étoffant, pour pallier les effets de l'abaissement de la natalité en France et de la réduction du service militaire à deux ans.

Il publiera son projet dès 1908 et, revenu en France en 1909, il interviendra directement auprès du ministre de la Guerre et du ministre des Colonies et s'adressera par voie de presse à l'opinion publique. Son projet a enfin été soumis à l'état-major de l'armée, et en 1912 le colonel Mangin reçoit pour mission de « recruter un régiment qui sera appelé à renforcer les troupes en opération au Maroc ».

Le Maroc

Si les circonstances le favorisent...

Lyautey est arrivé en mai 1912. La situation est compliquée : Gouraud a rétabli l'ordre à Fez et dans le nord, mais El Hiba, un des chefs de la rébellion, prêche la guerre sainte dans le Sud et s'empare de Marrakech.

Arrivé le 22 juin, avec un bataillon qu'il vient de recruter, Mangin est devant Marrakech début août avec la colonne dont Lyautey lui a confié le commandement. Léon Bégue, haut fonctionnaire sur place qui le rencontre à ce moment, témoigne dans ses carnets : « *Il avait ce*

don magnifique d'inspirer une confiance aveugle. Loin d'éteindre ceux qui avaient l'honneur d'agir sous ses ordres, sa présence les exaltait au contraire. »

Le 9 Septembre, Marrakech est reprise, le 10 Octobre, le Général Lyautey remet la cravate de la Légion d'honneur à celui qu'il appelle le vainqueur de Marrakech : *« Je bois au Colonel Mangin qui a fait chanter au coq gaulois le plus éclatant réveil qu'on ait entendu depuis longtemps »*. Le calife du Glaoui, sultan de Marrakech, qui assiste à leurs entretiens dit à Lyautey : *« Cet homme sent la poudre ! »*

Tout est dit, le style des 2 hommes s'est immédiatement opposé : *« Vous êtes de l'école Archinard, lui dit le Résident, vous êtes pour les coups violents. Je suis de l'école de Gallieni, il faut faire du colmatage. »*

Avec sa colonne de 5 000 hommes Mangin, double en douze mois, entre juin 1912 et juin 1913, la surface du Maroc occidental soumise au sultan. Mais Lyautey écrira au ministre des Colonies *« J'apprécie au plus haut point Mangin comme chef de guerre. Mais je ne puis être à sa merci, ni lui donner la sensation qu'il soit indispensable, sinon il devient intenable. »* Il préviendra ensuite contre lui le Général Joffre qui prend le commandement de l'Armée : *« Ne lâchez pas Mangin, vous ne le rattraperez pas. »*. Joffre s'en souviendra.

Mangin rentre en France, il est nommé Général à 47 ans ; Gouraud et lui sont les plus jeunes généraux de l'Armée.

La Guerre

1914

Revenu en France Mangin subit dès l'abord l'ostracisme de ses pairs qui ont dix ans de plus que lui. Il est colonial, il n'est pas breveté de l'Ecole de Guerre. Il n'est pas du sérail. On ne veut pas le faire participer aux grandes manœuvres en 1913 et il est amené à faire appel à ses appuis politiques pour y être un modeste arbitre. Il prend ses repas seul.

Fin Juillet 1914, c'est la mobilisation.

Il doit faire une lettre personnelle au ministre de la Guerre pour obtenir le commandement d'une brigade d'active à la place de la brigade de réservistes qui lui est destinée et qui reste à mobiliser. *« Lorrain de père et de mère, né sur territoire annexé, j'ai songé avant tout, au cours des conquêtes coloniales auxquelles j'ai pris part depuis 25 ans, à procurer à mon pays des forces nouvelles pour l'heure qui va sonner. Ces forces ne sont pas encore prêtes mais*

permettez-moi d'être des premiers à pénétrer sur la terre qui m'a vu naître et où reposent les miens. »

Si les circonstances le favorisent...

Le général commandant la 8^e brigade à Laon fait une lourde chute de cheval. Mangin le remplace. Sa brigade passe directement sous les ordres de Franchet d'Espèrey qui commande le Corps d'Armée. Mangin attaque le 23 août, en Belgique et, nous dit Franchet d'Espèrey dans ses Mémoires : *« se mettant lui-même à la tête de l'attaque, il enlève Onhaye d'assaut aux dernières lueurs de ce jour d'été (...) Eclairé par le village en flammes, impassible sous la nappe de balles par laquelle l'ennemi couvrait sa retraite, Mangin, souriant et vainqueur m'attendait. »*

Le 31 août, Mangin prend le commandement de la 5^e D.I. en pleine débâcle.

Il fait ravitailler ses hommes puis *« après le départ de ses derniers éléments, saute en selle et se porte le long des troupes à un carrefour où doit passer le gros de son infanterie. Ce rien de mise en scène, ce général au galop, étincelant de dorures sur son cheval arabe, le simple contact de sa présence et la vision de sa jeune gloire, et les hommes sont transformés, grandis. Le bruit se répand, c'est lui, l'Africain, qui a pris le commandement. »*

La guerre

1916 Verdun

Charles Mangin commande la 5^e D.I. pendant 18 mois. Le 2 avril 1916 elle arrive à Verdun. Sur sa demande, Pétain lui donne un « bon » secteur. Le 3, il écrit à sa femme *« J'ai persuadé Pétain de nous envoyer à Souville. Nous allons reprendre Douaumont. »* Il observe à ce moment qu'il est toujours général de brigade alors qu'il est premier sur la liste des nominations au grade de général de division depuis des mois. Joffre, prévenu contre lui par Lyautey, a en fait bloqué son avancement depuis le début de la guerre.

Si les circonstances le favorisent...

Mangin est sous les ordres de Nivelle qui vient de prendre le commandement de la II^e Armée. Il reprend le fort de Douaumont le 20 mai et le perd le 22, sa division se trouvant isolée, en pointe, les divisions qui l'encadrent n'ayant pas progressé. Nivelle lui garde toute sa confiance et obtient enfin de Joffre de lui confier le commandement d'un corps d'armée. Mangin reçoit sa 3^e étoile. Il a 50 ans. Il est pendant cinq mois au centre du dispositif, dans le

chaudron de Souville et Fleury-devant-Douaumont, et le 24 octobre il reprend Douaumont en utilisant un procédé tactique nouveau : les troupes qui mènent l'attaque progressent précédées au plus près par le barrage roulant des tirs de canons de 75. Les troupes coloniales et tout particulièrement le Régiment d'Infanterie Colonial du Maroc, se mettent en valeur pendant l'assaut.

Joffre résume son rôle dans ses Mémoires : « *Quant à Mangin, il commanda, pendant la plus grande partie de la bataille défensive à Verdun, le secteur le plus menacé, et dans la deuxième phase il fut chargé des deux attaques victorieuses qui nous rendirent Douaumont et Vaux. C'est dire quel chef et quel exécutant il était !* »

Cette victoire défensive amène l'Allemagne à faire des ouvertures de paix et Mangin proclame en s'adressant à ses troupes victorieuses : « *A leurs hypocrites ouvertures, la France a répondu par la gueule de vos canons et la pointe de vos baïonnettes. Vous avez été les bons ambassadeurs de la République, elle vous remercie.* »

Ce ton très Première république et la très forte médiatisation donnée à sa victoire dans les journaux est mal ressenti dans les milieux politiques de gauche qui sont au gouvernement.

Passant devant Pétain et Foch, Nivelle prend le commandement en chef des Armées et lui donne le commandement de la VI^e Armée. C'est « l'Ecole de Verdun » qui a pris les rênes.

Mangin entre « dans la cour des grands ».

La guerre

L'Année 1917 le Chemin des Dames

Nivelle souhaite reprendre la méthode Verdun en attaquant du sud au nord en visant une rupture obtenue par une attaque violente, brutale et rapide. L'exploitation devant suivre la rupture sans marquer l'arrêt.

L'Armée Française est fatiguée par les batailles de Verdun et de la Somme, la zone d'attaque est beaucoup plus étendue que celle de Douaumont et Vaux. Le temps est exécrable et le terrain peu favorable. Le plateau du Chemin des Dames et ses creutes dominant la plaine. Mangin demande à plusieurs reprises des renforts d'artillerie et le report aux beaux jours de l'offensive, la rapidité de la progression pendant l'attaque étant primordiale. Le 17 Avril l'attaque démarre sous une tempête de neige, l'observation aérienne est impossible, ses unités africaines et nord-africaines souffrent. Les cadres sont décimés, les unités ralenties s'entassent

devant les positions ennemies. Les premiers objectifs ne sont pas atteints et une crise de commandement et une crise politique se font jour. Au bout de 5 jours, l'offensive est arrêtée. Nivelle limoge Mangin le 29 : cela ne le sauve pas. Le 15 mai, il est remplacé par Pétain qui entretient par ailleurs les meilleures relations avec Painlevé, le chef du gouvernement.

Rentré à Paris, Mangin découvre la crise politique qui oppose les socialistes au Quartier Général. Aristide Briand lui explique : « *Ils veulent une guerre de gauche, c'est-à-dire qu'ils voudraient une paix imposée, non par la victoire, mais par le blocus et par la supériorité numérique due à l'arrivée des Américains. Ils craignent beaucoup les élections faites sous la pression de la victoire.* »

Il va faire ensuite l'objet d'une campagne de dénigrement sans précédent, fondée sur des informations provenant du gouvernement de Painlevé, du milieu parlementaire et de certains généraux.

La commission d'enquête et l'arrivée de Clemenceau

Mangin va devoir passer devant la commission d'enquête présidée par le général Brugère, assisté de Foch et Gouraud.

Il en sort blanchi. « *En définitive, des reproches formulés contre cet officier général, que reste-t-il ? Mangin demeure le magnifique commandant du groupe d'attaque de Verdun, dont il faut modérer plutôt que stimuler la bouillante ardeur.* » Mieux, l'examen minutieux par Foch de la préparation puis de l'exécution de l'offensive de la VI^e Armée a porté Mangin très haut dans son estime. Il en tiendra compte en 1918. Malgré cela Pétain refuse de lui confier à nouveau le commandement d'une armée, et Mangin refuse de prendre le commandement d'un corps d'armée. Le 14 décembre, Clemenceau, devenu Président du Conseil, le convoque et lui demande de prendre le commandement d'un corps d'armée. Mangin accepte.

Les deux hommes s'estiment. Ils considèrent tous les deux qu'on ne gagne pas la guerre en se défendant, mais en attaquant et en battant l'ennemi, et qu'il n'est pas suffisant, comme vient de le dire au nouveau chef du gouvernement le général Pétain, d'attendre les Américains et les chars.

L'année 1918

Les Allemands ont récupéré sur le front russe plusieurs douzaines de divisions. Ludendorff et von Hindenburg attaquent mi-mars de la façon la plus violente l'armée britannique de Cough

qui cède malgré le soutien de Debeney. Une brèche de 20 km se creuse entre le front anglais et le front français et, devant ce risque majeur, Foch reçoit la mission de « *coordonner l'action des alliés sur le front ouest* ».

Il est intéressant de comparer la directive de Pétain et les instructions de Foch :

Pétain le 24 mars : « *Avant tout maintenir solide l'armature des armées françaises [...]* Ensuite, si possible, conserver la liaison avec les forces britanniques. »

Foch le 26 mars : « *Il ne faut plus reculer. C'est un principe à asseoir, à faire connaître, à appliquer coûte que coûte. Crève tout le monde, crève Cough et crève Debeney, ou la bataille est perdue ! [...]* Il n'y a plus un mètre du sol français à perdre ».

Le 27 mai, les Allemands attaquent à nouveau, l'armée Duchesne cède brutalement, le Chemin des Dames est repris par les Allemands, l'Aisne est franchie, la Vesle traversée dès le deuxième jour. La chambre des députés panique, Clemenceau leur lance son « *Je me bats devant Paris ; je me bats dans Paris ; je me bats derrière Paris.* » Avec ces deux hommes, on est bien loin de l'esprit de mai 1940. Mangin écrit à sa femme : « *Personne ne se rendait compte que l'attitude défensive comporte le risque de se trouver faible sur l'ensemble du front et par conséquent à la merci de l'initiative ennemie.* »

Le 9 juin

Von Hutier, le meilleur général d'attaque de l'armée allemande attaque vers Compiègne ; après Compiègne, c'est, dans son esprit, *Aus nach Paris* !

Le même jour, poussé par Clemenceau et Foch, Pétain décide de donner à Mangin le commandement de la X^e Armée et le convoque à son P.C. Il lui annonce la nouvelle et en attendant qu'elle soit rassemblée, il lui confie un groupement de 5 divisions en cours d'acheminement pour contre-attaquer l'armée d'Oscar von Hutier. C'est une opération complexe, il faut faire attaquer le plus rapidement possible ces 50 000 fantassins en train de débarquer et mettre en place leurs appuis d'artillerie et de chars.

Devant Pétain et Fayolle, Foch lui demande :

« Vous attaquez ? »

« Oui, mon général »

« Demain ? »

« Oui, mon général »

C'est, le lendemain, un succès. Von Hutier arrête sa progression, Paris est sauvé.

Pétain reconnaît : *« C'est un des plus beaux faits d'arme de cette guerre, et que seul peut-être un homme de la trempe de Mangin était capable d'accomplir. »*

La guerre

Villers-Cotterêts le 18 juillet 1918

Si les circonstances le favorisent...

Alors que les Allemands sont en train de préparer ce qu'ils considèrent être l'assaut final, devant Reims où les attendent la IV^e Armée de Gouraud et la V^e Armée de Berthelot, Foch décide de contre-attaquer. C'est ce qu'on appellera la deuxième bataille de la Marne.

Le 15 juillet, les Allemands sont fixés devant Reims par Gouraud mais Berthelot perd du terrain devant Château-Thierry. Pétain, en responsabilité de la défense de Paris, donne l'ordre de suspendre le mouvement des grandes unités destinées à la contre-offensive. Alerté par Mangin, Foch prend la décision de ne pas ralentir les préparatifs d'attaque du groupe d'armées Fayolle.

A la X^e Armée, Mangin, depuis un mois, s'est attaché à remonter le moral de ses troupes par les succès remportés au cours de petites attaques qui permettent d'améliorer la base de départ de son armée, par des visites journalières à ses commandants de divisions et de corps d'armées, *« il s'emploie à communiquer sa foi absolue dans le succès : il multiplie ses déplacements de poste de commandement en poste de commandement. Un de ses plus grands mérites est d'avoir su communiquer cette foi à tous pendant ces dernières journées. La X^e Armée est bien devenue l'armée Mangin »* conclut Weygand.

Il installe son poste de commandement au plus près de la ligne de débouché, dans un observatoire des Eaux et Forêts qui domine de ses 50 m les frondaisons les plus élevées des hêtres séculaires de la forêt de Villers-Cotterêts. La concentration s'est effectuée sans être dévoilée, et le 18 au matin à 4h35, sans préparation d'artillerie, les 16 divisions attaquent : ce sont 300 000 hommes, épaulés par les tirs de 2 100 canons, plusieurs centaines de chars puis par plusieurs centaines d'avions, au moment où le soleil se lève, qui vont livrer et gagner la première bataille moderne. A 18h, les fantassins ont progressé de 10 km. Pétain et Fayolle

viennent constater la victoire : « *C'est beau, c'est presque trop beau mais il faut arrêter* » lui dit Pétain.

PHOTO 7

Prévenu par Mangin, Foch va relancer l'attaque le lendemain : cette bataille du 18 juillet a ouvert les portes de la victoire. Le 8 août Foch lance les Alliés à l'assaut du front allemand. C'est « *le jour de deuil de l'armée allemande* » : la guerre de mouvement durera 100 jours et les Allemands perdront chaque jour du terrain.

L'offensive du 13 Novembre qui devait permettre à la X^e Armée de rentrer en Allemagne les armes à la main est annulée par l'armistice du 11 novembre. Elle franchit le Rhin, l'arme à l'épaule, pour occuper la Rhénanie : « *Vous allez poursuivre votre marche triomphale jusqu'au Rhin. Vous resterez dignes de votre grande mission, et de vos victoires. Les pères de ceux que vous allez rencontrer ont combattu, côte à côte avec les nôtres, sur tous les champs de bataille de l'Europe, pendant vingt-trois ans. Soyez dignes de vos pères !* »

Mangin s'installe à Mayence, pour « *y réveiller les grands jours où déjà des soldats de la République vinrent sur le Rhin et s'y firent aimer* ».

1919, La Rhénanie

Se mettant résolument dans les traces de Hoche, Mangin veut devenir Mangin « le Germanique », comme le dit Hanotaux. La X^e Armée doit être la sentinelle avancée de la France en terre allemande. En accord avec Georges Clémenceau, son grand dessein est de favoriser l'accession de la Rhénanie à l'indépendance pour qu'un État tampon garantisse notre frontière à l'Est sur la rive gauche du Rhin. On se souvient de ce que le général De Gaulle en décembre 1944 a rencontré Staline pour lui demander l'annexion par la France de la Sarre et de la Rhénanie.

Mangin appuie ouvertement le mouvement séparatiste du Docteur Dorten, et le mouvement plus fédéraliste de Conrad Adenauer.

Le 14 juillet 1919, il passe, sous l'Arc de Triomphe, derrière les trois maréchaux, suivi par les drapeaux de la X^e Armée et l'élite des troupes coloniales.

Tout lui sourit : on parle de lui pour prendre le commandement des armées alliées en Allemagne. Cela lui ouvrirait la porte vers le maréchalat.

Et puis, c'est la chute, brutale, totale : les gouvernements anglais et américain sont intervenus auprès de Georges Clémenceau. Ils ne tolèrent pas qu'un militaire fasse de la politique. En fait, rien ne doit être fait qui puisse affaiblir l'Allemagne, et de ce fait renforcer la France.

Fin novembre, Mangin est rappelé. Clemenceau l'a lâché. Il rentre à Paris et demande une entrevue à Clemenceau : la scène est d'une très grande violence. Il s'agissait de protéger ce qui avait été les provinces perdues et le Tigre avait cédé. Sa carrière est terminée : le poste d'Inspecteur Général des Troupes Coloniales est créé pour lui et il siège au Conseil Supérieur de la Guerre. Son énergie est entière et il essaye de faire avancer les grands dossiers qui lui tiennent à cœur. Sa disparition dès 1925 l'empêchera de les mener à bien.

Les grands dossiers : une voix qui crie dans le désert, 1919-1925

La Force Noire, la politique coloniale

Pour Mangin, la Force Noire est le complément indispensable de l'Empire. Elle donne à cet immense territoire son importance stratégique. La conclusion de son ouvrage, la Force Noire, publié en 1910, est là encore, ô combien, prophétique à ce sujet : « *Tout en faisant les derniers efforts pour assurer le succès de cette première bataille, où nos troupes noires peuvent jouer un rôle décisif, il ne faudrait pas considérer que nous serions irrémédiablement perdus si le sort des armes nous était une fois défavorable. Le succès final nous attend dans une lutte de longue durée, ou la puissance du crédit, la maîtrise de la mer, l'entrée en ligne d'alliés lointains, nous procurent sans cesse des forces nouvelles.* » Mangin n'était pas là en juin 1940, mais il est bien dommage que Weygand, Darlan et Noguès ne se soient pas inspirés de cette recommandation.

Son ouvrage, Comment finit la guerre, en 1920, inclut par ailleurs un exposé sur une politique coloniale singulièrement audacieuse pour l'époque et qu'il voulait voir mettre en œuvre : « *Nous nous efforcerons de plus en plus de connaître leurs besoins et leurs désirs, en consultant leurs représentants naturels ou élus, en développant les assemblées indigènes locales, et plus tard, en instituant des parlements par colonies. C'est dans cette voie qu'il faut marcher sans hésitation. Nos officiers coloniaux ne perdront pas de vue que les anciens tirailleurs libérés formeront avec leurs gradés les cadres de la société nouvelle ; nos administrateurs et nos colons doivent sentir qu'un événement s'est produit, considérable ; l'aurore d'un monde nouveau se lève aux Tropiques.* »

La politique rhénane

Prophétique, dès 1920, dans son ouvrage « Comment finit la guerre », Mangin écrit : « *Le troupeau, sans berger, incapable de se conduire soi-même, erre, à l'aventure, à la merci de quelque bête bien encornée, qui le mènera dans un précipice ; un Kapp quelconque peut surgir de nouveau, flanqué de Ludendorff, et, de quelques acolytes, qui, s'étant saisi du pouvoir, ne pourra le garder qu'en faisant de la surenchère pangermaniste* » On peut difficilement mieux annoncer le coup d'Etat manqué d'Hitler et Ludendorff en 1922 et la montée du nazisme. Mangin ne sera pas là, en 1936, quand Hitler va envahir la Rhénanie.

La force cuirassée et mécanisée

Avec Foch et Joffre, Mangin s'oppose en vain à l'école Pétain qui contrôle le Conseil Supérieur de la Guerre. Le dogme de l'inviolabilité du territoire national soutenu par Pétain et Maginot l'emporte. Il est là aussi isolé au milieu de ceux qu'il appelait à St Cyr « *les bons élèves* » qui n'ont pas autre chose dans le commandement que « *la leçon piètrement récitée* ». Ses travaux et rapports sur la mise sur pied d'une force cuirassée et mécanisée seront écartés. Il ne sera pas là pour soutenir le commandant De Gaulle.

Conclusion

Le 12 mai 1925, c'est un chêne encore bien solide qui s'abat. Laissons à son fils, Louis-Eugène Mangin, la conclusion de l'évocation de cette vie : « *Parmi les généraux de la Grande Guerre, on reconnaît généralement à Mangin une place à part.*

Il a été à plusieurs reprises, « celui par qui est le scandale arrive », en raison, à la fois de son non-conformisme, de son refus du fatalisme, de son caractère passionné, et aussi épique et lyrique, de son esprit plus largement ouvert, enfin des ambitions plus vastes qu'il nourrissait pour la France. »